

Brèves littéraires

Brèves

Le spectacle

Karoline Georges

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2001). Le spectacle. *Brèves littéraires*, (57), 33–38.

KAROLINE GEORGES

Le spectacle

Dehors, sous la pluie, la foule attend. On s'impatiente, bruyamment. On crie, on siffle, on rit à tue-tête ; la rumeur traverse les murs, même les plus épais, pour venir chatouiller la chair grisâtre d'un être immobile, apparemment détendu. L'homme ouvre les yeux. Des yeux presque bleus. Il expire lentement. Ses paupières s'alourdissent, masquent un instant son regard vitreux ; il inspire.

« Dix minutes », dit-il.

L'autre, un vieillard frêle, blasé, secoue la tête doucement.

« Non. Huit. Pas une de plus.

— Je ne demande rien d'autre.

— C'est déjà trop. »

L'homme aux yeux presque bleus s'allonge par terre lentement, sans bruit. L'autre soupire, sans oser le regarder. C'est un instant étrange. La rumeur se dilate. Dehors, autour de l'édifice, ils sont des centaines. Peut-être des milliers. Aucun d'entre eux ne pourra assister au spectacle — les portes se sont refermées depuis longtemps sur les privilégiés — mais peu importe, ils seront là, tout près. Ils se

concentreront sur l'événement dans une même excitation. À la fin, ils applaudiront, hurleront. Ils auront été là, tout près.

L'homme aux yeux presque bleus n'y pense pas. Il se concentre sur cet instant étrange, rempli de bruits. La rumeur court entre ses atomes, chaque cri poignarde son système nerveux et, pour dire vrai, il n'a plus toute sa raison depuis une heure ou deux. Il se dit que ça n'a aucune importance, que personne ne verra la différence, de toute façon.

Le vieillard frêle, blasé, fixe sa montre, jette des yeux vides dans le corridor ; il n'ose même plus affronter ce regard presque bleu qui s'est accroché au plafond sans expression.

Dans le corridor, trois hommes s'amènent. Très lentement. Nonchalamment.

« Si c'est encore le Foutu Délégué du Grand Monarque, je hurle. »

Le vieillard a décidé de se taire, alors il soupire. Il fixe ses confrères d'un regard grave. Personne ne dit rien. Le Foutu Délégué du Grand Monarque, lui, s'approche un peu.

« C'est encore possible », affirme-t-il.

L'homme aux yeux presque bleus précise, calmement :

« Si vous vous approchez, je hurle jusqu'à ce que votre conscience se liquéfie en solution stérile. Et je

vous mords. Même que je vais vous mordre en hurlant. Vous comprenez ?

— Je comprends surtout que vous n'avez rien à perdre avec moi.

— Je m'en fous. Complètement. »

Le Foutu Délégué a déjà tout dit une heure plus tôt. Il a tout tenté, s'est fait paternel, amical, psychologue, philosophe ; pour rien. Auparavant il arrivait à se faire entendre, il trouvait les arguments, plaçait ses promesses au bon moment. Aujourd'hui, il ne sait plus. Son client ne veut rien comprendre. C'est ainsi, parfois.

Le vieillard fixe sa montre une dernière fois.

« C'est maintenant. »

L'homme aux yeux presque bleus se lève d'un bond et, contre toute attente, sourit. Il ne sourit à personne en particulier ; son expression se décompose rapidement en grimace écœurée. Il regarde droit devant, s'avance d'un pas, hésite un peu. Il dit :

« Ça va. Je suis prêt. »

Le vieillard soupire encore. De soulagement peut-être. La procession se forme, on s'engage dans le corridor, sans un mot. Le Foutu Délégué voudrait bien tenter de raisonner cet homme qui n'a plus toute sa raison, lui soutirer la parole voulue, mais il ne fera rien. Depuis le temps, il a appris à lâcher prise au bon moment. Il se répète qu'il a tout dit, tout tenté,

qu'on ne pourra lui reprocher quoi que ce soit. Ce qui va suivre ne le concerne plus.

L'homme aux yeux presque bleus regarde droit devant. Il fixe la porte, au fond de la pièce, sans la voir. Il a la tête ailleurs. Dans un autre temps. Il pense à son père. Au poids de son père. À son ventre énorme qui l'étouffe. Il pense à son père qui s'écrase sur lui, qui simule la mort. Comme chaque fois qu'il a trop bu. Et, comme toujours, le père feint de ne pas entendre les hurlements hystériques, il ne réagit à aucun des petits coups de pied, à rien. C'est un instant abominable, même sous le filtre du souvenir, même trente ans plus tard.

L'homme aux yeux presque bleus gémit faiblement. Autour, on croit qu'il va s'effondrer. On échange des regards inquiets, indécis. Non, il tient le coup. Il avance, encore. Dans sa tête, loin de la rumeur et de la procession qui l'accompagnera jusqu'au cœur de la scène, son père s'écrase encore plus sur sa petite enfance, en riant mollement. La terreur de son fils l'excite, l'excitera toujours. Plus tard, il s'amusera souvent à frapper sa progéniture pendant son sommeil, pour voir le regard presque bleu s'écarter subitement. Et chaque fois que le fils osera demander pourquoi, le père expliquera impatientement que c'est simplement un jeu, puis il frappera encore, plus fort, en riant. Mais pour l'instant, il s'écrase sur la frêle carcasse qu'il recouvre en entier et, trente ans plus tard, à des milliers de kilomètres temporels, son fils se souvient, suffoque encore. L'homme aux yeux presque bleus ne réalise pas qu'il vient de franchir la porte. Il ne voit pas son public, ni l'organisation qui

l'attend patiemment. Il avance, se laisse guider, la conscience toujours coincée sous le ventre titanique de son père. Dans quelques instants, quand la haine l'aura complètement submergé, une nouvelle énergie lui saisira les entrailles, il prendra place noblement sur son piédestal et l'événement tant attendu pourra s'amorcer.

Encore un pas, puis un autre. La haine se module en artères rouges quelque part sous le regard presque bleu. Voilà, le souvenir a rempli sa fonction. L'homme s'installe sur son trône, plein d'une arrogante confiance. Un membre de l'organisation l'aveugle d'un masque ; quatre autres le sanglent à son siège. Dans l'assistance, on observe un impeccable silence. On observe chaque geste de l'organisation, on guette le moindre mouvement du fils du Premier Ministre.

Derrière son regard masqué, derrière ses yeux presque bleus, le fils du Premier Ministre jubile. L'homme se concentre maintenant sur un souvenir beaucoup plus récent. Un souvenir jouissif, qui parachèvera son état d'esprit. Il pense au dernier rictus de son Très Honorable père, stupéfait, encore embrumé de sommeil ; il tente de visualiser l'ahurissement de son géniteur, cette expression d'une finesse insoutenable, un regard ouvert, limpide, qui ne comprend plus rien, alors que le sabre plonge à nouveau dans ce ventre paternel monstrueux. Moment ultime, sublime. Le rictus abominablement stupéfait de son Très Honorable père se cristallise, et le sabre s'enfonce, encore et encore, de plus en plus vite et sans arrêt, découpant, déchirant tout, vraiment tout.

Tandis qu'on le couronne, l'homme aux yeux presque bleus sourit. Non, il ne regrette rien, pense-t-il. Sa main gauche se contracte encore, mimant son crime, affirmant son geste.

Le spectacle peut commencer.

Le Foutu Délégué du Grand Monarque se signe, son chapelet coincé entre ses mains moites. Personne n'entend sa prière. Il ferme les yeux, incapable d'assister au spectacle.

Le fils du Premier Ministre, lui, sourit toujours, même lorsque la décharge électrique lui ravit son plus beau souvenir.